

DIRECTEUR-PROPRIÉTAIRE.
N. BORDEANO.

ABONNEMENTS :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
Péra.....	50 francs	26 francs	14 francs
Provinces.....	65 »	34 »	—
Étranger.....	80 »	42 »	—

Toute demande d'abonnement qui n'est pas accompagnée d'un mandat de poste ou d'une valeur à vue sur Constantinople est considérée comme nulle.

Un numéro 60 Paras.

LA TURQUIE

JOURNAL POLITIQUE, COMMERCIAL, INDUSTRIEL & FINANCIER.

ADMINISTRATEUR :
ANDRÉ ZUPCY.

INSERTIONS :

annonces 4 ^{me} page.....	3 piastres la ligne
annonces 3 ^{me} page.....	6 » la »
insertions, corps du journal.....	15 » la »
La Livre Turque à n. 400.	

Les abonnements partent du 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet, 1^{er} octobre, et se paient d'avance.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Un numéro 60 Paras.

Abonnements et annonces : à Péra, dans les bureaux de LA TURQUIE, rue Kutchuk-Hendek, 29, près la Tour de Galata.

A SMYRNE, chez M. Caridi ; à PARIS, chez MM. Havas, Lafitte et Co, 8, Place de la Bourse ; à ROME, chez les principaux libraires ; à MILAN, chez MM. Manzoni et Co, via Della Sala. — Les annonces et abonnements pour l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et la Suisse, sont exclusivement reçus chez MM. Rotter et Co, à Vienne, I Riemergasse, 43. — Les annonces pour l'Angleterre sont exclusivement reçues à LONDRES, chez M. E. Micoud, 439—440 Fleet Street.

TELEGRAMMES.

AGENCE BORDEANO ET Co

Autriche-Hongrie.

Vienne, 9 janvier 9 h. soir.
Obligations Rouméliennes... fl. 17.80
Pièce de 20 francs..... » 10.03
Livre Turque..... » 11.32
Agio..... » 114.75
Change sur Londres..... » 125.80
Crédit Anstalt..... » 140.60
Or recherché ; beaucoup d'animation à la Bourse ; tendances bonnes.

Les journaux officieux s'occupent des résultats de la Conférence. D'après eux, l'accord de l'Europe aurait amené la Russie à renoncer définitivement à exécuter ses projets panslavistes.

France.

Paris, 9 janvier.
5 % ottoman..... fr. 11.50
Obligations Rouméliennes..... » 35.
Cours en baisse.
Les Débats et la République, en parlant avec sympathie de la Turquie, manifestent de la confiance dans la solution des affaires d'Orient.

Grèce.

Athènes, 9 janvier 9 h. matin.
L'émission de l'emprunt de dix millions est faite au taux de 81. Les obligations portent intérêt de 6 %. Cet emprunt est garanti par les recettes de la douane.

Le journal qui sert d'organe à M. Zaimis appréhende une crise ministérielle qui aurait lieu après la rentrée des Chambres.

BOURSE DE GALATA

10 heures

Ouverture..... P. 12.49
En ce moment..... » 12.17
Obligations Rouméliennes..... fr. 31.
Papier-monnaie—L. T. 100 P 149.10

OBSERVATOIRE IMPÉRIAL MÉTÉOROLOGIQUE.

TEMPS MOYEN DE CONSTANTINOPLE.

10 Janvier 1877

Lever du soleil..... 7 h. 26 m.
Coucher..... » 50
Temps moyen à midi apparent..... 42 » 7.55
à la turque à midi moyen..... 7 » 3

8 heures du matin.

Baromètre..... 770.9
Thermomètre..... 7.0
Minima..... 6.5
Maxima de la veille..... 7.0
Direction et force du vent ENE. modéré.

NOUVELLES DU JOUR.

M. d'Ehrenhoff, ministre de Suède et de Norvège, sera reçu demain jeudi, en audience privée par S. M. I. le Sultan, au Palais de Dolma-Bagiche.

S. Exc. Mohsin Khan, ministre de Perse, sera reçu, samedi prochain, en audience privée par S. M. I. le Sultan.

S. Exc. Ahmed Kaisséri pacha, ex-ministre de la marine, a eu l'honneur d'être admis, hier, à présenter ses hommages à S. M. le Sultan.

Hier, les ambassadeurs, les ministres et les délégués à la Conférence des six puissances ont fait une excursion aux îles des Princes sur le yacht russe *Héraklyk*.

La séance de la Conférence qui devait avoir lieu aujourd'hui a été renvoyée à demain.

Nous lisons dans l'ittihad :

Nous apprenons de source certaine qu'à la suite de certaines vexations que les Arméniens d'Anatolie auraient subies, quelques personnes ont voulu inciter le Patriarche des Arméniens à adresser à la Conférence un mémoire pour se plaindre et solliciter l'intercession de l'Europe.

Le Patriarche a tenu à ces personnes le langage que voici : « Oui, nous avons des motifs de plainte mais nos plaintes nous les adressons directement à notre gouvernement. Nous n'avons aucun espoir d'obtenir justice par une autre voie. D'ailleurs la nation arménienne, habitant sur trois territoires et soumise à trois gouvernements différents, tout le monde sait que ce sont encore les Arméniens de Turquie qui sont les plus heureux. Si nous avions à adresser une prière à la Conférence ce serait de solliciter d'elle l'amélioration du sort des Arméniens de Russie. »

MM. les D^{rs} Busch et Hirschfeld ont eu hier une entrevue avec le ministre des affaires étrangères, dans le conak de Son Excellence.

Dans notre compte-rendu d'avant-hier sur l'excursion faite par le Sultan à bord du *Portevé-Pialé*, nous avons omis de citer parmi les personnes invitées, Son Exc. Khalil Chérif pacha qui a eu l'honneur de dîner avec S. M. I.

On annonce que Chakir pacha sera nommé directeur général des écoles militaires, en remplacement de Süleiman pacha, appelé au commandement de l'armée de l'Herzégovine.

La députation des étudiants hongrois qui viennent offrir une épée au généralissime des armées impériales, est attendue par le courrier de Trieste.

Ainsi que nous l'avons dit hier, un bateau de l'armistice, ayant à son bord des étudiants des principaux établissements d'instruction, ira à leur rencontre. Les jeunes Hongrois débarqueront à Tophané où se trouveront les voitures mises à leur disposition pour les amener au Lycée Impérial. Deux jours après leur arrivée ils présenteront l'épée d'honneur au Sordar-Ekrem et, le jour suivant, ils seront invités par Son Excellence à un grand banquet qui sera donné en leur honneur au ministère de la guerre.

C'est par erreur qu'il a été annoncé que le *menchour* impérial, élevant Zia pacha au rang de *Vezir*, avait été le samedi dernier.

Cette cérémonie aurait lieu aujourd'hui dans le conak de Son Excellence.

A la suite de certaines modifications introduites dans le programme de l'E-

cole impériale militaire, les élèves qui auront terminé leurs études, devront continuer à se livrer, après leurs examens de sortie, à divers exercices pratiques jusqu'au mois de décembre. Ce n'est qu'après avoir satisfait à cette prescription du règlement qu'ils pourront recevoir leur brevet d'officier.

Conformément à cette clause, les jeunes officiers qui ont terminé leurs études, durant la période scolaire de l'année qui vient de s'écouler, n'ont pu quitter l'école que vers la fin du mois de décembre. Ce terme étant arrivé, les jeunes officiers recevront demain leurs brevets. La distribution aura lieu avec solennité au Séraskérat. Immédiatement après, les officiers seront répartis entre les divers corps d'armée.

Suliman pacha, nommé récemment commandant en chef de l'armée de l'Herzégovine, partira samedi pour se rendre à son poste.

Sur leur demande, les officiers et sous-officiers chrétiens qui ont fait en qualité de volontaires la campagne de Serbie, ont été incorporés au 2^e des chasseurs de la garde. Ils sont partis pour Choumla allant rejoindre leur bataillon.

Le *Djéridi-Havadi* annonce que le général Osman pacha, qui a été fait prisonnier par les Monténégrins, et qui a été ensuite laissé libre, est attendu prochainement à Constantinople.

Le lieutenant-colonel Mahmoud bey, médecin en chef de l'hôpital militaire de Salonique, est nommé en même qualité, à l'hôpital de Cavak dans le Haut-Bosphore. A cette occasion, Mahmoud bey est promu au grade de colonel.

Le colonel Ahmed bey, *muavin* du commandant de la gendarmerie de Béchiktsch, est nommé chef de la gendarmerie du vilayet du Danube.

Ahmed bey partira incessamment pour son nouveau poste.

Nous apprenons que le *Sabah*, qui avait cessé volontairement de paraître, reprendra sa publication à partir d'aujourd'hui.

On lit dans l'ittihad : « On nous informe que les bays du Kurdistan et du Lazistan, ayant appris qu'à Salonique et dans quelques autres villes de l'empire, les habitants forment des bataillons de garde nationale, ont commencé eux aussi à enrôler un grand nombre de soldats. »

Ces bays ne pensent pas, comme les miliciens des autres villes, que leur devoir consiste uniquement à défendre le centre où ils habitent. Tout au contraire, ils veulent marcher sur la frontière et ne pas attendre l'arrivée de l'ennemi. »

Le *frégate Osmanli* a fait route, hier, pour Batoum, ayant à son bord trois bataillons.

Le *frégate cuirassée Azizi* et le transport *Féatid*, partiront aujourd'hui pour Varna, chargés également de troupes.

Les journaux turcs annoncent que Zia effendi, ancien fonctionnaire de la *Mahsoussé*, est nommé directeur de cette administration.

La société de géographie d'Italie vient de recevoir des nouvelles de l'expédition italienne dirigée par le marquis Orazio Antinori, et qui a pour but d'explorer une partie de l'Afrique centrale. Partis de Tull-Harré le 1^{er} août dernier, le marquis Antinori et ses compagnons, le comte Martini Bernardi et l'ingénieur Giovanni Charini, sont arrivés le 7 octobre à Licé, capitale du roi Ménélék, qu'ils ont parfaitement regus.

Malgré toutes les difficultés que l'expédition a rencontrées sur son passage, personne n'a été malade pendant la marche en avant de la caravane. Le marquis Antinori écrit qu'il se propose d'établir une station scientifique dans la région de Choa. Cette station servira de base pour la continuation des explorations du côté des lacs équatoriaux.

Après avoir reconnu le mont Gogieb et le fleuve Djouba, dont le cours est encore incertain, Antinori et ses compagnons doivent visiter Inaria et Kaffa, grands centres de population, traverser la ligne, franchir les monts Kenia et Kilimondjaro, étudier la rivière Scimigère qui est un des principaux affluents du Victoria-Nyanza, contourner le côté oriental du lac, et enfin parcourir le pays des Gallas afin de fixer son ethnographie et de compléter le réseau orographique entre les grands lacs.

C'est un espace de 600,000 kilomètres carrés entre le 4^e latitude sud et le 10^e latitude nord que l'expédition italienne se propose d'explorer.

A l'encontre de M. Manasse qui a jugé la situation trop « indécise » pour qu'une entreprise théâtrale rencontrât des chances de succès, M. Markesini annonce que, quoique cette situation soit « peu satisfaisante, il ose donner comme d'ordinaire, sous sa direction, une série de bals. »

Ces bals auront lieu dans la salle du Théâtre des Variétés. L'ouverture est fixée à samedi prochain.

Nous souhaitons que le succès récompense les courageux efforts que fait M. Markesini en vue de faire oublier, de temps à autre au public, ses sombres préoccupations. D'ailleurs, nous ne sommes pas éloignés de croire que ces succès, certains, lorsque nous considérons combien les tarifs des plaisirs subissent l'influence des temps. Il ressort, en effet, de la circulaire que nous avons sous les yeux, que pour la modeste somme de 20 piastres, M. Markesini offre au public « une belle illumination, une société choisie et une splendide décoration. »

L'empereur du Brésil, qui est assurément le plus grand voyageur parmi les souverains de tous les temps et qui est absent de son empire depuis tantôt deux ans, est en ce moment en Egypte. Il y a été l'objet d'une amusante méprise, raconte l'Europe diplomatique.

Lillestre touriste, comme tous ceux qui viennent nous visiter, dit le correspondant de ce journal, est grand amateur d'excursions à baudet. Ces excellentes petites bêtes sont si intelligentes et si appropriées aux courses dans le dédale inextricable des rues du vrai Caïre ! Un beau matin, dom Pedro descend dans la rue, en jaquette et petit chapeau, une mince badine sous le bras, enfourche un baudet et voilà Sa Majesté impériale trottant dans le Mousky et se faufilant au travers de tout ce capharnaüm mou-

vant qui fait de ce quartier une chose à part, unique dans son genre. Puis le retour à lieu, et, sans doute pour ne point se montrer dans cet excès d'incognito à la porte de l'hôtel où sa suite inquiète l'attendait, l'empereur descend quelques centaines de pas avant que d'arriver, et, faute d'autre monnaie, donne au bourriquier, dont il était d'ailleurs satisfait, une guinée.

Une guinée au lieu d'une piastre ! Cela ne s'est jamais vu de mémoire de bourriquier ; aussi notre homme se mit à regarder alternativement la pièce et son voyageur en veston, et, après ce double examen, en arriva à conclure qu'il n'avait dans la main qu'un vulgaire jeton bien inférieur à une piastre-tarif. Don Pedro était déjà en marche, le bourriquier court après lui, jure tous les jurons du répertoire arabe ; et il est aussi vaste qu'imaginé ! L'empereur, qui ne comprend pas un traitre mot d'arabe, se doute cependant à peu près de la méprise, mais il ne peut faire comprendre que c'est une pièce d'or et non de cuivre. D'autres bourrifiers s'amusent, qui, selon l'usage, prennent fait et cause pour leur confrère et suivent Sa Majesté, racollant sur leur passage des soutiens de leur cause. Tant et si bien que c'est entouré et escorté d'une multitude d'âniers et de leurs montures, bêtes et gens faisant un tapage infernal, véritable charivari aussi gigantesque qu'ambulant, que l'infortuné monarque arriva à l'hôtel.

Là, tout s'expliqua naturellement. On voulut appliquer quelques coups de courbach sur le dos du bourriquier peu numismate ; mais celui-ci, dès les premiers mots qui le fixèrent sur la valeur de sa pièce, avait décampé, de peur qu'on ne la lui reprit, tant il avait conscience de ne point mériter une pareille aubaine.

PROVINCES.

Smyrne. — Nous empruntons à l'Impartial de Smyrne les nouvelles suivantes :

« L'arrivée et l'embarquement de troupes continuent. On ne soupçonnerait guère en voyant l'allure paisible que ne cesse d'avoir la ville que près de trente mille hommes sont arrivés ces derniers jours et que la moitié a déjà été embarquée. Tous ces militaires ont trouvé leur équipement complet et le *Fetich*, à lui tout seul, va à son tour emporter quatre bataillons de mille hommes chacun. »

Le paquebot-poste autrichien a apporté un nouvel envoi d'armes et de fournitures nécessaires à l'armée territoriale. Celle-ci ne tardera pas à être embrigadée et à partir soit pour Constantinople, soit pour Salonique.

A l'occasion du Courban-Bairam, nous avons vu l'uniforme des gardes nationales de Smyrne. Ceux-ci présentent actuellement un effectif de 1,298 hommes.

Une partie des forces navales britanniques ancrées à Bésika est entrée jeudi dans le golfe de Smyrne. Jusqu'à ce jour cependant, nous n'avons vu arriver en rade, où stationnait déjà la *frégate Raleigh*, que le vaisseau-amiral *Hercules*, portant le pavillon de M. le vice-amiral Sir James Drummond, commandant en chef de l'escadre anglaise, ainsi que le sloop *Rapid*, ce dernier venant de Syra.

Les trains du chemin de fer d'Aidin ont amené cette semaine à Smyrne les bataillons de Sparta, de Yalovatz et

d'Aidin. On attend également ici les régiments de Konieh. Ces diverses troupes ont été équipées avec une célérité extraordinaire. L'arme dont elles ont été munies est le Henry-Martiny.

HORLOGERIE

BIJOUTERIE ET JOAILLERIE

SCHWABACHER

Khan Municipal, 8, Galata.

A l'occasion du nouvel an, la maison Schwabacher a mis en vente un assortiment aussi riche que varié d'articles tels que MONTRES, CHAINES, MÉDAILLONS, BAGUES, BROCHES, ÉPINGLES, etc.

Les prix excessivement modérés que l'on trouvera dans cet établissement, permettront à tout amateur de faire des emplettes aussi jolies qu'utiles à l'occasion des fêtes de la nouvelle année.

La Sublime Porte ayant appris qu'en Roumanie on avait manifesté une certaine inquiétude à propos de quelques expressions du texte de la Charte ottomane, s'est empressée de déclarer officiellement que cet acte, purement intérieur, n'avait aucunement pour but de porter la moindre atteinte aux droits garantis à cette Principauté par des traités internationaux.

Le Journal des Débats fait les réflexions suivantes sur la situation actuelle :

La nouvelle de la prolongation de l'armistice jusqu'au 1^{er} mars est accueillie partout comme l'indice des dispositions pacifiques non-seulement des puissances, mais encore de la Turquie. A quelques égards, c'est en effet la Turquie qui gagne le moins à cette longue suspension d'armes. Si la guerre doit éclater tôt ou tard, il vaudrait mieux pour elle qu'elle éclatât tout de suite, car elle est prête à la soutenir, tandis que la Russie est bien loin d'avoir achevé sa mobilisation. Mais il faut espérer que la guerre pourra être évitée, et qu'il n'y aura de poudre brûlée que dans les articles de la Gazette de Moscou, ce qui, vu l'état des arsenaux russes, sera fort avantageux pour tout le monde. Une dépêche de Saint-Petersbourg nous apprend que les comités slaves cessent de payer la solde des volontaires, preuve évidente que l'enthousiasme belliqueux s'affaiblit de plus en plus. Quand les bourses se ferment, les cours sont bien près d'en faire autant. La Turquie, de son côté, montre un désir incoûtable de réparer ses fautes et de donner satisfaction à toutes les plaintes légitimes de l'Europe. Elle commence sa réforme par la meilleure preuve qu'elle puisse donner de sa sincérité, c'est-à-dire par un examen de conscience complet et sincère.

Une lettre adressée de Calcutta au Times, le 24 novembre dernier, et publiée par ce journal le 18 décembre donne, sur le mouvement en faveur de la Turquie des musulmans des Indes, les intéressants détails qui suivent :

Les Mahométans indiens n'ont pas réussi dans les premières démarches qu'ils ont faites pour exprimer leur sympathie à l'égard de la Turquie. A cause de quelque malentendu ou erreur, deux meetings rivaux se sont réunis à Calcutta ; le premier soin de la seconde réunion a été d'émettre un vote de censure

traient, à l'heure du dîner, la comtesse remarqua la figure fiévreuse de son fils.

— On dirait que vous avez pleuré, lui dit-elle. Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— J'ai pleuré, maman, dit Dmitri.

— Pourquoi ?

— Le petit garçon allongea sa main où les quatre roses étaient bien marquées.

— Pour cela ? Un garçon ! Cela en vaut vraiment la peine. Je vous croyais plus courageux, mon cher ! fit la comtesse d'un ton méprisant.

Dmitri jeta un regard à sa sœur et se sentit pleinement récompensé par celui qu'il reçut en échange.

XLI

ENTRETIEN DANS LA SERRE AUX ANANAS.

Le lendemain était le jour de charité de la comtesse.

Les paysans malades des villages environnants savaient que, deux fois par semaine, ils trouvaient à Koumiassina des conseils, des remèdes, du pain blanc, du bouillon, quelquefois un peu de vin.

La comtesse, si dédaigneuse, si acharnée à la défense de son autorité, se faisait alors patiente et douce ; sans se rebuter de l'odeur nauséabonde, elle démaillottait les enfants, tâta les petits corps malades, pansait les plaies, parfois horribles, donnait sans frémir un coup de lancette dans un dépôt, saignait et vaccinait sans se plaindre de la fatigue et du dégoût.

(4 suivre).

LES KOUMIASSINE

PAR

HENRY GRÉVILLE

XL

— suite —

— Vous avez un joli talent, prince ; je ne vous savais pas si bon musicien ! dit la comtesse. Il faudra venir jouer un peu avec ma fille, qui perd l'habitude des duos depuis que ma nièce est indisposée.

— Mademoiselle Gorof n'est pas dangereusement malade, j'espère ? demanda une des visiteuses avec intérêt.

— Non, répondit la comtesse en souriant d'un air entendu. Je la crois moins malade qu'elle ne se plaît à le penser. Il y a un peu d'entêtement là-dessous.

Et on parla d'autre chose.

Prétextant la longue distance, le prince fit bientôt demander son équipage. Il poussa un soupir de soulagement en respirant l'air frais de la nuit. La chaleur du salon, l'éclat des bougies, le bruit des conversations l'avaient harassé. L'idée qu'une enfant sans défense souffrait, enfermée, prisonnière, à quelques pas de ce salon brillant où les visi-

teurs se bourraient de glaces parfumées, lui faisait une impression étrangement douloureuse, semblable à quelque cauchemar.

Quelle confiance lui témoignait Zénaïde, cependant !

Il se sentit touché jusqu'aux larmes. L'idée que cette jeune fille le considérait comme le chevalier naturel de l'infortune, qu'elle le mettait de moitié dans son généreux complot, qu'elle se fiait à lui au point d'entrer en correspondance avec lui, correspondance secrète et faite pour la perdre si leur secret était découvert — toutes ces pensées jetèrent le prince dans une sorte d'extase.

— Quel courage et quelle énergie ! se dit-il plein d'admiration. Elle est bien supérieure à sa cousine !

Le bon Chourof se reprocha aussitôt de penser plus à Zina qu'à la malheureuse opprimée, et se hâta de réparer cette faiblesse.

— L'enlever ! se dit-il. C'est plus facile à dire qu'à faire... Et comme elle ne veut pas m'épouser...

Le prince fut tout surpris de voir que cette idée ne lui causait aucune peine, et qu'au contraire la tâche lui paraissait plus agréable sous cette nouvelle condition.

— Comme elle ne veut pas m'épouser, reprit-il, je ne peux pas me mêler ouvertement de cette affaire. Il faut mieux éviter que mon nom soit prononcé : la pauvre fille se souffrirait un dommage irréparable.

La-Jessus, le prince imagina un plan fort habile. Nous épargnerons au lecteur les incertitudes, les résolutions prises et délaissées, les courses au bureau télégraphique le plus voisin, bref toutes les vicissitudes qui accompagnèrent la mise au jour de ce plan admirable.

Une semaine entière s'écoula. Zénaïde n'avait pu revoir sa cousine, et, comme elle n'était pas extrêmement patiente, elle commençait à trouver le temps d'une longueur démesurée. La vie, à Koumiassina, poursuivait son cours monotone, ce qui n'était pas fait pour la désennuyer.

Dmitri seul semblait partager son impatience secrète. Il tournait autour d'elle comme prêt à lui adresser quelque question, puis s'en allait sans rien dire.

Un jour enfin, comme ils se trouvaient seuls ensemble, après une bonne partie de jeu, Dmitri fourra sa petite main sous le bras de sa grande sœur et l'emmena délibérément dans un espace tout à fait dépourvu d'arbres, où personne ne pouvait se cacher, par conséquent, pour les entendre.

— Quelle envie as-tu d'aller là, au soleil ? lui dit sa sœur. Comme s'il ne faisait pas assez chaud.

— Il fait chaud, ma chère grande sœur, mais il y a parfois des loupes dans les allées ombragées, répondit Dmitri d'un air entendu. Crois-moi, restons ici.

Le « crois-moi » était si drôle, que Zénaïde embrassa son frère en riant, sans plus insister.

— Tu ris parce que j'ai parlé de loupes ? répondit Dmitri d'un air égaré. Il y a des loupes dans nos bois, l'hiver ; ceux-là sont des vrais — on s'en débarrasse avec un fusil — mais il y a des loupes ailleurs que dans les bois : il y en a dans le *Petit Chourof* rouge, il y en a dans la chambre de Justine Adamovna, à Petersbourg.

Zénaïde éclata de rire. Dmitri restait sérieux. Il reprit :

— Et il y en a ici à Koumiassina, fit-il en baissant les yeux.

— Où donc, mon cher savant ? dit Zina, que sa gravité amusait.

— Dans la chambre de la cousine Lissa, il y a un loup qui finira par la manger, dit Dmitri, les yeux attachés au sol.

Sa main trembla sur le bras de Zina, et un sanglot vite réprimé gonfla sa jeune poitrine.

Zénaïde, très surprise de cette explosion de sensibilité inattendue, enveloppa l'enfant de ses bras et le serra fortement sur son cœur. Les yeux du petit garçon rencontrèrent ceux de sa sœur aînée, et ils se comprirent aussitôt.

— Tu l'as vue ? lui dit Zénaïde à voix basse. Marchons, pour qu'on ne nous épie pas.

— Oui, je l'ai vue. Hier, pendant que maman était dans le jardin, je me suis faufilé, comme en courant après ma halle, jusque dans sa chambre. Il n'y avait personne. Je suis entré à quatre pattes, et je l'ai regardée. Elle dormait. Oh ! Zina, comme elle est changée ! Elle mourra !

— Ne pleure pas, je t'en supplie, dit Zénaïde émue elle-même jusqu'aux larmes : on te demanderait pourquoi.

— Je dirai que je me suis fait mal, et je ne mentirai pas ! s'écria l'enfant exaspéré.

— D'un coup d'ongles de sa main droite il marqua trois ou quatre raies sanglantes sur le dos de sa main gauche. Zina n'eût pas le temps de l'en empêcher.

— Voilà ! dit-il, je peux pleurer, maintenant !

Avec quelle ardeur enthousiaste Zina salua son frère dans ce jeune héros ! Elle l'embrassa encore, avec passion cette fois, et passa un bras sur son épaule, le serrant ainsi contre elle pendant qu'ils continuaient à marcher.

— Elle est très malade, alors ? reprit-elle d'une voix altérée.

— Je le dis qu'elle mourra ! Et c'est horrible, ma sœur ? Qu'est-ce qu'elle a pu lui faire, à notre mère pour qu'elle la tourmente ainsi ?

— Je ne sais pas. Elle ne peut pas le dire. On le lui a défendu.

— Oh ! le loup ! le loup ! murmura Dmitri en serrant son poing fermé. Sais-tu, Zina, qu'en ce moment-ci je n'aime plus du tout maman ?

Zénaïde s'efforça de calmer cette petite âme exaspérée par l'injustice.

sur les actes de l'autre. Chacun des deux meetings a désigné un comité, et les deux comités, au lieu de s'aligner, continuant à discuter sur les souscriptions à faire en faveur de la Turquie. Si les comités représentaient respectivement les deux grandes sectes de l'islamisme, il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'ils préférassent agir séparément pour atteindre le même but. Mais lorsque les listes publiées indiquaient les noms des principaux Sunnites et Chias dans chaque corps, on a pu se dire certainement que la communauté musulmane était divisée; aussi le public européen et indien a-t-il été induit dans l'erreur de supposer que le mouvement était l'œuvre de quelques agitateurs, et que la masse du peuple n'y prenait aucun intérêt. Je me sers du mot « erreur » (mistake), car, ayant exprimé moi-même cette opinion dans mes lettres précédentes, j'ai lieu de croire aujourd'hui que le sentiment est beaucoup plus profondément enraciné, et que les Mahométans des Indes s'intéressent au sort de la Turquie beaucoup plus que je ne me l'étais imaginé autrefois.

Les deux comités existent toujours; mais ils ne témoignent plus de jalousie ouverte l'un à l'égard de l'autre, et leurs partisans respectifs ne se complaisent plus aujourd'hui dans des récriminations comme celles qui ont menacé au premier abord de rendre toute l'œuvre infructueuse. L'un et l'autre poursuivent les souscriptions; l'un d'eux a même réuni déjà L. St. 4000. Le même comité a voté une adresse à la reine, adressée tout je vous transmette, ci-jointe, une copie : « Qu'il plaise à Votre Majesté, nous soussignés, sujets Mahométans dévoués et loyaux de Votre Majesté résidant dans ses possessions indiennes, demandons la liberté de déposer aux pieds de son trône cette humble pétition, adoptée dans une meeting public convoqué par la communauté mahométane dans la cité de Calcutta.

2° Les pétitionnaires de Votre Majesté demandent d'abord la liberté de soumettre à Votre Majesté la grande pétition avec laquelle ils ont surveillé la politique de son gouvernement envers la Sublime Porte, et d'exprimer, tant en leur nom qu'à celui de toute la population musulmane de l'empire indien, leur profonde reconnaissance pour l'appui moral et matériel que le gouvernement de Votre Majesté a prêté jusqu'à présent à la Sublime Porte.

3° L'attitude que le gouvernement de Votre Majesté a observée et maintenue jusqu'ici envers la Sublime Porte est, les pétitionnaires de Votre Majesté en sont convaincus, en harmonie avec la politique traditionnelle de son gouvernement et basée sur les dispositions du traité de Paris, par lequel il a, conjointement avec les autres puissances signataires, garanti l'intégrité territoriale de l'Empire ottoman.

4° Les pétitionnaires de Votre Majesté demandent la permission de constater qu'ils étaient jusqu'à ce moment sous l'empire de l'impression, que la politique par laquelle l'intégrité territoriale des domaines du Sultan a été garantie et son empire protégé d'empêchements étrangers avait l'appui de ses sujets de toutes classes, comme étant la seule politique compatible avec les intérêts et les plus véritables intérêts de l'Empire de Votre Majesté. Mais il est récemment arrivé en Angleterre certains incidents qui ont inspiré de graves appréhensions aux pétitionnaires de Votre Majesté; c'est pourquoi ils s'empressent de déposer aux pieds de son Trône impérial les représentations ci-après. Ils sont encouragés à croire que Votre Majesté accordera à cette humble pétition une attention particulière, gracieuse par le fait même qu'en prenant le titre d'Impératrice, Elle a fourni au monde la preuve la plus concluante de sa sollicitude pour les intérêts de ses sujets indiens.

5° Les pétitionnaires de Votre Majesté ont appris avec regret et appréhension que des tentatives diverses sont faites par quelques-uns de ses sujets résidant dans ses possessions britanniques pour renverser ses ministres, qui ont travaillé si assidûment à maintenir la paix européenne et qui ont veillé si anxieusement aux intérêts de son empire indien, ou, du moins, pour faire ces ministres par une pression morale à modifier la politique traditionnelle de son gouvernement envers la Sublime Porte.

6° En outre, les signataires de ce mémoire sont fâchés d'apprendre que les excès, commis par les troupes irrégulières de la Sublime Porte durant la répression de l'insurrection dans certaines parties de la province de Bulgarie, ont été considérés par quelques-uns des sujets de Votre Majesté comme une raison pour expulser tous les mahométans de l'Europe.

7° Les pétitionnaires de Votre Majesté ne cherchent pas à excuser ni à atténuer les cruautés qui ont pu être commises; ils réprouvent également les excès des soldats musulmans et ceux des insurgés chrétiens. Mais les pétitionnaires de Votre Majesté ne peuvent pas oublier que le caractère exagéré des rapports originaux fournis au monde par des personnes irresponsables et prévenues, a été établi par son ambassadeur.

8° Les signataires du présent mémoire exposent humblement que l'insurrection, durant la suppression de laquelle les cruautés alléguées ont été commises, a été fomentée par des incendiaires étrangers qui, avec la connivence, sinon à la sanction expresse, de leurs propres gouvernements, ont excité les sujets chrétiens de la Sublime Porte à une rébellion injustifiable et signalée par des actes inhumains aussi bien de la part des insurgés que de la part des soldats turcs. D'ailleurs, considérant que le gouvernement du Sultan punit en ce moment les auteurs des excès commis en Bulgarie les pétitionnaires de Votre Majesté ne peuvent s'empêcher

de demander humblement et respectueusement que la réprobation retombe sur ceux qui ont fomenté l'insurrection, dans le but d'accomplir leurs desseins sinistres et ambitieux.

9° Les pétitionnaires de Votre Majesté demandent la liberté d'émettre leur humble opinion, d'après laquelle la mauvaise administration reprochée à la Sublime Porte est entièrement due à l'agitation permanente entretenue par des incendiaires étrangers dans les provinces insurgées de la Turquie d'Europe, dans l'intérêt des Etats voisins.

10° Les pétitionnaires de Votre Majesté demandent la liberté de constater humblement et respectueusement qu'ils portent et ont du temps porté le plus vif intérêt à toutes questions concernant la Turquie, aussi bien qu'au maintien de la puissance de la Sublime Porte en Europe; ils font remarquer respectueusement qu'aux yeux de la grande majorité des sujets mahométans de Votre Majesté, le Sultan est le vizir du Prophète.

11° Les pétitionnaires de Votre Majesté ont suivi avec une anxiété extrême les progrès de la lutte engagée entre la Serbie et la Turquie, lutte qui, quoique secrètement fomentée d'abord, est maintenant appuyée ouvertement et ostensiblement par une des puissances signataires du traité de Paris. Les pétitionnaires de Votre Majesté n'hésitent pas à affirmer que la guerre que la Serbie, cédant à l'instigation de certaine puissance, a déclarée à la Turquie était injustifiable, sans provocation ni excuse, du moment que la Principauté n'avait aucun grief à réparer, ni injustice à venger.

12° Par les raisons qui précèdent, les pétitionnaires de Votre Majesté désirent exprimer très humblement et très respectueusement l'espoir que, vu l'alliance et l'amitié qui existent depuis si longtemps entre son gouvernement et la Sublime Porte; qu'en égard au fait que Sa Majesté Sacrée le Sultan de Turquie est le chef religieux reconnu de 40,000,000 de sujets de Votre Majesté; que, considérant le caractère injustifiable de la guerre qu'à la Turquie a été entraînée, guerre qui est aujourd'hui appuyée et entretenue par une puissance dont les desseins sinistres et dangereux ont été suffisamment révélés dans ces derniers temps; que, considérant aussi que les déplorables événements qui se sont passés en Bulgarie ont été provoqués par les machinations de la même puissance; qu'enfin, considérant qu'en ce moment la Sublime Porte, assistée des conseillers les plus capables et les plus honnêtes de son Empire, est en train d'étudier des projets propres à améliorer l'administration du pays, et que toute tentative de démembrement de l'Empire ottoman entraînerait des conséquences désastreuses, Votre Majesté ne permettra aucun changement de politique.

13° Les pétitionnaires sont convaincus que les vœux qu'ils ont osé soumettre humblement à Votre Majesté sont partagés par la communauté toute entière de ses sujets mahométans. C'est pourquoi ils prient très humblement Votre Majesté, tant en leur nom qu'à celui de leurs frères, de daigner main tenir la politique amicale qui a été suivie jusqu'ici par les ministres envers la Turquie; de ne pas modifier cette politique sur les suggestions de certains de ses sujets, mais soit par hostilité envers le ministère, soit par hostilité pour la religion musulmane; de ne permettre à aucune puissance d'empêcher sur les droits souverains de la Sublime Porte, ni de lécher l'Empire ottoman, en violation des stipulations expresses du traité de Paris qui a solennellement et définitivement garanti l'intégrité territoriale de la Turquie et son existence comme puissance européenne.

Les pétitionnaires de Votre Majesté, etc. (à suivre.)

Nous continuons la publication des pétitions soumises à la Conférence par certaines populations de Russie :

III

Exposé de la situation des musulmans tcherkesses du Caucase sous le joug russe, du système de persécution qu'on suit contre eux et des cruautés, des barbaries, qu'on exerce sur leurs personnes; protestation adressée à M. M. les membres de la Conférence de Constantinople.

L'Europe a suivi des yeux depuis cent cinquante ans la marche continue des Moscovites envahissant notre Caucase, ou rien ne les appelle que l'instinct inné du pillage et de la conquête, aboutissant au projet, mûrement raisonné et incessamment poursuivi par le gouvernement de Pétersbourg, depuis Pierre I^{er}, d'intercepter au profit, en s'y embusquant en quelques points militaires, chacune des quatre grandes routes commerciales par lesquelles l'Europe peut communiquer avec l'Extrême-orient, l'hindou et chinois.

1° La route par Tiflis et la vallée de la Géorgie, que commande le Caucase;

2° Celle de la vallée de l'Euphrate, que peut commander la Perse;

3° Celle du canal de Suez et de la Syrie, qui n'est guère éloignée du haut Euphrate et des frontières géorgiennes et persanes;

4° Celle de Constantinople, qui, voie de terre en même temps que voie de mer, dessert en cette dernière qualité les bassins des fleuves qui se jettent dans la mer Noire, et surtout celui du Danube, et, à un moindre degré, le fleuve moldave et les deux fleuves polonais russes;

Tandis que la route russe a, déjà, sa route particulière, (plus directe, plus courte et plus plane que toute autre,) qui pourra desservir son commerce, et même peut-être celui des Scandinaves et des Allemands, à travers la steppe, depuis la mer Baltique et Pétersbourg jusqu'à l'Altaï et à la frontière chinoise, puis jusqu'à Pékin.

Pierre I^{er} de Russie n'alla en 1722 prendre Dordob et tourner le Caucase par le sud, près de la mer Caspienne et de la Perse, qu'après avoir essayé de le tourner par le nord à son extrémité qui touche aux marais d'Azof. Nos ancêtres l'arrêtaient. La Russie fit depuis lors aux Tcherkesses une guerre ininterrompue, acharnée, qui a duré plus d'un siècle et demi. Vainement nos flammes dévorées par le nombre. Nos vaillants tribus étaient sans lien, hélas! et défendaient chacune isolément le terrain qu'elles occupaient. Mais, quelle que fût notre ignorance de l'état du reste

du monde, nous n'étions pas des barbares, et ce n'était pas la civilisation que les Russes nous apportaient à la pointe de leurs armes. La loi musulmane était observée chez nous; or, si fidèle observation chez un peuple y garantit toujours le respect des droits de tous, c'est-à-dire l'ordre et la justice. Qu'on lise ce qu'on écrit de notre état social quelques voyageurs anglais qui virent il y a 40 ans nous visiter dans nos aulés et nous apporter quelques armées. L'un d'eux, M. Longworth (voir Revue britannique 1810) a écrit ceci : « Nulle part ailleurs les gens ne sont plus calmes et plus dignes dans leurs manières, nulle part l'étranger reçu comme hôte ne peut voyager avec plus de sécurité. »

Donc, après avoir arrêté les armées russes pendant 438 années, nous fûmes écrasés par le nombre. Le silence de la mort ou du désespoir se fit dans nos vallons fertiles, quoique, au sommet des montagnes, dans quelques gorges perdues près des neiges éternelles, la résistance de quelques désespérés indomptables, traqués pourtant de toutes parts, se continuait et se continuait encore. Les Russes nous administrèrent; mais ce fut pour essayer de nous dénaturer systématiquement, brusquement, par oukases, à l'aide de moyens qu'aucun gouvernement honorable et civilisé, visant même à l'unification de peuples divers, ne permettrait, et comme pour nous pousser à des résistances locales sans succès possibles, prétextes pour l'extermination. Ils avaient ouvert des routes militaires à travers nos forêts, construit des forts dans les défilés, et semé sur les deux versants de la chaîne caucasienne des centaines de stanzas, (villages peuplés de régiments cosaques,) palissades et armées de canons qui en défendent les cultures.

En 1830 le découragement causé par la chute de Schamyl, et de nouvelles persécutions, déterminèrent l'émigration des tribus de la plaine du Kouban depuis longtemps soumises; pareil fait eut lieu deux ans après. Dans l'intervalle, en 1860, le gouvernement russe arrêta tout un plan de colonisation du Caucase occidental par les Cosaques et par des immigrants russes appelés de l'intérieur. Les Tcherkesses devaient être tout simplement expulsés de leurs villages, puis déportés et disséminés dans les provinces russes. D'anciens monarques d'Asurie avaient ainsi arraché de leur sol natal et transplanté au loin des populations entières, témoin dix des tribus juives, mais cela ne s'était pas vu depuis longtemps. Près d'être cernés par des troupes de Cosaques farouches et impitoyables qui les délogèrent à coups de fusille leurs villages les plus inoffensifs, des populations tcherkesses, épuisées, désespérées, affolées, prirent tout à coup la résolution d'émigrer en masse en Turquie. Quittant subitement la terre natale et chérie, leurs villages tout meublés, leurs champs ensemenés ou non moissonnés encore, hommes, femmes, enfants, vieillards, au nombre de plusieurs centaines de mille, se précipitèrent des montagnes et vinrent s'accumuler sur les bords de la mer Noire où ils restèrent longtemps, en plein hiver, sans abri et presque sans vivres, se jetant et s'entassant dans les montades barbares qui de tous ses bords, en face de la mer, se jetaient de mille qu'ils moururent de misère avant de l'atteindre. Que n'ont-ils pas souffert même ensuite? Dans les premières villes où ils allèrent, au point d'en quadrupler momentanément la population, rien ne pouvait être préparé pour les recevoir, tout leur arrivée en pareil nombre était imprévue. Là, des maladies emportèrent encore des milliers.

L'Europe sait cela, mais ce qu'elle ne sait pas peut-être, (car, maintenant que la frontière russe s'est fermée entre elle et le Caucase, les cris des malheureux qu'on y retient de force, qu'on y torture et qu'on y massacre ne peuvent lui parvenir;) ce que l'Europe ne sait pas peut-être, c'est que nous lui dirons ici, brièvement, en suppléant ceux qui la représentent à la Conférence de Constantinople de se souvenir quand ils auront à régler, d'après quelque programme russe hypocrite, la condition des chrétiens de la Roumélie. Puissent-ils, s'élevant au-dessus des préjugés de naissance et des vieilles calomnies, faire justice impartiale, et d'après une seule règle, la même pour tous! Que ce qui sera posé comme le droit des chrétiens en Turquie soit aussi posé comme étant le droit des musulmans en Russie et ailleurs. De dehors de cette règle, maintenue aussi bien à l'extérieur du fort qu'à l'égard du faible, nous ne voyons dans l'avenir que désastres sans fin, et une mer de sang, après de laquelle celle que feront répandre les croisades (qui consomment au moins dix millions d'hommes) paraîtra peut-être dans l'histoire.

L'islamisme doit, et veut, traiter d'égal à égal avec la chrétienté. Quel que soit le retard économique de ses peuples et le choix actuel de leurs chefs, plusieurs de ses peuples se souviennent d'avoir été, eux, les civilisés et les savants, à Bagdad et Isphahan, à Cordoue et à Grenade, (pour ne rien dire de Delyly ni d'Agra), pendant que les Européens étaient les barbares.

Les musulmans aspirent à s'imprégner des sciences nouvelles et de tout ce qu'a de bon, souvent même d'admirable, la récente civilisation qu'a produit l'Occident. Ils se font fort de prouver au monde que leur livre sacré les pousse expressément vers tous les genres de progrès autant et même plus que n'importe quel autre Evangile. Leur état stationnaire ou arriéré en certains points tient à d'autres causes. De quel droit voudraient-ils l'infériorité? De quel droit voudraient-ils essayer de faire la loi chez eux, à l'instigation du moscovite, lequel effraye les timides, et profite audacieusement des inconstances, des ignorances, des rivalités de quelques-uns, et des divisions de tous? Ne paraît-on pas bien encore d'introduire, sous de spécieux prétextes, des corps armés étrangers, et chrétiens, sur le territoire musulman? Est-ce par un respect d'habitude de la part des croisés? Ou par un ordre de la part de Rome, à des mots d'ordre partis de Moscou; lieux où ils se répandent sur le monde pour aller y faire presque partout l'opinion des masses, faibles d'esprit?

L'islamisme compte, du Chéchi et du Yunnan chinois, de Calcutta et des extrémités de la Malaisie aux côtes du Maroc et du Sénégal, du cap de Bonne-Espérance à Kyzan et au Yémen sibérien, 250 millions d'adeptes, ayant tous un centre commun, la Mecque, vers lequel ils se tournent aux mêmes heures du jour et que chacun d'eux est tenu religieusement de visiter une fois en sa vie. Serait-il sage de dénigrer un tel faisceau de forces et de bonnes volontés? Jamais les musulmans, quoique ce nom signifie les résignés, les obéissants aux lois divines, ne se résigneront à supporter le joug d'autres peuples qui viendraient attenter à leurs droits et à leurs croyances. Ils demandent et ils offrent partout, aux chrétiens et aux Juifs, religieux ment parlant, à tous ceux qui croient au Dieu unique justice égale et fraternité.

C'est pas ainsi qu'agit dans ses provinces caucasiennes le gouvernement russe, pendant qu'il affecte vis-à-vis de l'Europe de s'apitoyer chaque jour sur le sort des malheureux sort des malheureux chrétiens, ou des malheureux slaves, de la malheureuse Roumélie; chrétiens mal administrés peut-être, mais qui, en définitive, depuis des siècles ils vivent (très routinièrement) dans leurs provinces où leur nombre n'a fait que s'accroître, n'ont été violés, ni dans leurs sentiments religieux, ni dans leur enseignement scolaire, ni dans leur culte, lesquels ont toujours été libres; qui, s'ils sont persécutés, ce n'est surtout par leurs prêtres, choisis par eux-mêmes et dont ils sont justiciables; qui ont toujours été libres d'émigrer et de voyager où bon leur semblait, (car le serfage n'a jamais existé sur terre musulmane); enfin que personne n'a été massacré systématiquement ni exilés dans des Sibéries; auxquels on laisse tous leurs enfants et on ne demande jamais même un soldat. Si seulement une fois, tout récemment, (un jour de panique générale provoquée par des menées moscovites qu'on a démasquées trop tard;)

quatre mille paysans bulgares au plus, qui avaient, en pleine paix, commencé à massacrer leurs compatriotes musulmans, ont été tués par ceux-ci, autres paysans bulgares (des Pomaks et non des Tcherkesses) défendant leur propre vie, qu'est-ce que cela prouve contre le gouvernement débonnaire de nos frères les Osmanlis? C'est à leurs qu'en Bulgarie, c'est surtout là où commandent des moscovites, qu'il faut chercher des crimes dont le renouvellement est à craindre, et de vrais opprimés à garantir.

Nous allons citer quelques-uns de ces actes d'oppression qu'on exerce sur nous, au mépris de toutes les lois divines et humaines, et quelques-uns de ces crimes, encore impunis, contre lesquels les représentants des peuples civilisés d'Occident devraient protester, s'ils étaient amenés à protester contre des faits semblables qui se seraient produits ailleurs.

Jusqu'en 1860, les agents russes tolérèrent les émigrations des Tcherkesses mécontents et parurent satisfaits de pouvoir les remplacer au fur et à mesure de leur départ par des Cosaques, qui venaient aussitôt prendre possession des terres et des villages laissés; puis on activa ces émigrations par des violences calculées, exercées sur les tribus soumises (non loin desquelles d'autres tribus combattent encore); et les actifs par des expulsions en masse exécutées sans pitié; par des essais de déportation, à l'intérieur ou en Sibérie, de tous ceux qui refusaient de se faire chrétiens, avec dissémination des familles dans les villages russes.

Quand on eut vu quelles émigrations grandioses et accusatrices résultèrent de l'application de ce système, et qu'on eut entendu les anathèmes qu'elles provoquèrent; quand on eut vu, de plus, beaucoup de nos émigrés, de race vigoureuse et guerrière, s'arrêter dans la Bulgarie, que les Russes convoient-ils des lors, et y former un noyau de résistance future, acharnée et vengeresse, contre l'envahisseur, la politique à l'égard des Tcherkesses changea subitement. On n'arrêta plus d'émigrer, on n'arrêta plus de les renvoyer au Caucase, de les amener par la force à changer de religion, ou si non de les exterminer sur place et en détail.

C'est ce plan qu'on exécute silencieusement aujourd'hui derrière une frontière close, et loin des regards géants des Européens; c'est ce plan, (semblable en quelques points, et sauf le côté religieux, à celui qu'on a vu mettre en œuvre contre la nationalité polonoise) que nous dénonçons aux représentants de l'Europe réunis dans la capitale de nos frères Osmanlis.

Bientôt, les commandants russes opposeront des obstacles de toute nature à la sortie des émigrants, puis elle fut défendue totalement. Les émigrés des années antérieures, qui voulaient quelquefois rentrer pour affaires d'intérêt, ou pour revoir des parents aimés, en furent empêchés comme des pestiférés auraient pu l'être, et ceux qui réussirent à passer malgré cela eurent à vaincre de bien autres obstacles pour ressortir. La peine pour toute tentative d'émigration, ou de voyage au delà des frontières de la province, ou de retour, était pour le coupable la confiscation de tout son argent et pour le moins l'exil en Sibérie, d'où l'on ne revient jamais.

Par exemple, sur les bords de la rivière Koub, on pétitionne pour obtenir la permission d'émigrer (quand la défense d'émigrer sans permission ont été faite) le chef de tribu Yacoub bey, Méhmet Ali bey, Islam bey, Tolran ogly, Arslan bey, Mahmud bey et beaucoup d'autres. Pour ce crime, on les a exilés en Sibérie.

L'émir Méhmet Ghali a cru qu'il pourrait obtenir justice ou permission d'émigrer en allant le demander à Pétersbourg. Il n'a rien obtenu. Son frère cadet, habitant de Constantinople, et quelques autres, se rendirent aussi à Pétersbourg pour obtenir sa mise en liberté et la restitution de l'usage de quelques biens; on ne les a plus revus, et leurs familles, sans chefs, sont réduites à la misère.

Les habitants de la ville de Clarc (Babogru) ayant appris que des détachements de soldats russes, spécialement chargés de forcer par la terreur les villages à se déclarer chrétiens, allaient arriver bientôt, les principales familles au nombre de vingt-sept adressèrent des pétitions au général Bladoff, pour obtenir la liberté d'émigrer en Turquie; puis ayant appris que, sur la seule constitution ainsi faite de leurs vœux, on allait venir les saisir pour les entraîner en Sibérie, ils se rendirent chez le général à son apaisement, ces malheureux allèrent se réfugier dans un fourré, ou portion de forêts avec leurs femmes et leurs enfants, et s'y fortifièrent, décidés à mourir. Là, ils ont été canonnés et brûlés jusqu'au dernier.

La défense de voyager s'étend à ceux qui voudraient aller en pèlerinage à la Mecque; même, la plupart de ceux qui le demandent sont saisis et déportés; un très-petit nombre seulement, après avoir donné des gages de retour futur, obtient permission. Les impôts dont sont frappés ceux qui veulent rester musulmans sont particulièrement lourds; à tout instant on leur prend leurs chariots et leurs bêtes pour des corvées militaires. Quelle que soit, par suite des exils, des tueries partielles ou des émigrations, la diminution du nombre des habitants d'une localité, diminution de laquelle on s'aperçoit très-bien puisqu'un dénombrement général est fait tous les dix ans, l'impôt exigé de cette localité ne diminue pas.

Comment les musulmans sont-ils protégés dans leur honneur, voici un fait qui le montre :

Le nommé Tchempechir, étant venu à la foire accompagnée de sa fille vierge, se l'est vu ravir en public par un capitaine russe qui l'a entraînée chez lui, puis à Proxent. Le père et tous ses voisins se rendirent pour la réclamer, on leur a répondu que la fille se trouvait très-bien où elle était, puis on les a chassés avec menaces. Ils n'ont pas pu revoir la fille enlevée.

Les fonctionnaires administrateurs des districts musulmans sont choisis tout exprès parmi les missionnaires ou parmi les protégés des sociétés de missions (1) La force militaire les appuie toujours, et il en résulte notamment ceci :

Dès l'âge de cinq ans les enfants des musulmans, garçons et filles, sont pris chez eux, puis placés et retenus dans des écoles russes, où on leur enseigne la langue russe, et la religion chrétienne. Les filles ainsi élevées reçoivent ensuite la proposition d'être mariées à des russes; si elles refusent, on les enlève et on les marie par force; de plus leurs parents, qui leur auraient conseillé de résister, sont punis comme d'outrages à la religion chrétienne et de détournements de chrétiens. Es-ce assez outrager la famille, l'honneur, les sentiments les plus sacrés?

Dans la Kabartia, pays de plaine entièrement siné sous le canon russe, les Tcherkesses habitant les bords de la rivière Koub ont eu à résister à toutes sortes d'efforts faits pour les amener à se déclarer chrétiens.

Il y a 12 ans le général Saganev reçut l'ordre d'empêcher chaque année quelques familles, parmi celles qui avaient résisté, pour les faire conduire ensuite dans l'intérieur de la Russie et les y disséminer parmi des populations orthodoxes. Devant des exécutions imminentes la province s'agitait, et des troupes russes s'y accumulaient. Du 15 de la lune de rejdib au 10 de celle de ziléad, des combats furent livrés dans lesquels plus de 1,500 soldats russes furent tués. Du côté des musulmans tout fut massacré, non-seulement les hommes, mais encore les femmes, les enfants, les vieillards, au nombre de plusieurs milliers.

Dans la même province près de la rivière Fez, il y a dix ans, le reste de tribus émigrées antérieurement avaient demandé à émigrer aussi pour aller rejoindre leurs co-nationaux. Ayant éprouvé un refus, elles apprirent qu'on s'apprêtait à les

(1) Il existe, notamment, une Société pour la christianisation des Musulmans du Caucase, agissant sous le patronage de S. M. l'Impératrice de Russie.

déporter au loin dans l'intérieur de la Russie ou de la Sibérie, où on les ent, comme d'ordinaire, disséminés parmi des populations différentes d'eux-mêmes par la race, la langue et la religion. Les Russes, afin d'exécuter leur dessein plus aisément, voulaient enlever à ces tribus toutes leurs armes; elles les refusèrent. Peu après, les principaux chefs furent isolément invités à se rendre au fort de Goudon, comme pour y faire une visite au général commandant. A la porte du général on pria poliment chacun d'eux de déposer ses armes : « C'était le règlement. mais on les rendrait après la visite. » On ne s'attendait et on les retint tous comme otages, en garantie de la soumission de leurs tribus à toutes les volontés des Russes.

Les hommes de ces tribus vinrent alors, tous ensemble, demander la mise en liberté de leurs chefs retenus, qu'on refusa. Exaspérés de la perfidie des Russes et décidés à ne pas se laisser déporter, ils se retranchèrent dans leurs villages où des troupes nombreuses appelées pour les forcer les entourèrent, et les massacrerent, tous, aussi bien ceux qu'on détenait dans le fort comme otages que ceux du dehors, sans distinction d'âge ni de sexe. La lutte fut horrible. Cernés par des Cosaques en nombre énormément supérieur et canonnés par eux, eux qui n'avaient pas de canons, les Tcherkesses, résolus à mourir puisqu'ils ne pouvaient pas être libres, placèrent au premier rang leurs vieillards, leurs femmes et leurs enfants, puis ils se firent tous tuer après eux jusqu'au dernier. Le général russe, pérorant d'horreur et de remords en voyant l'affreuse besogne qu'on lui faisait faire, se suicida.

L'Europe, qui sait tant de choses, sait-elle ces crimes commis par quelqu'un de relativement faible, qu'on ne craignait pas, et sur des chrétiens!

Il y a treize ans, près d'Anapa, les tribus des Natchaks, possédant ensemble plus de 12,000 maisons, avaient fait avec les commandants russes une convention de paix toute spéciale, et observaient fidèlement sans défiance; quand un jour, à l'improviste, les soldats russes envahirent tous leurs villages et les détruisirent de fond en comble; la moitié de la population fut tuée et le reste fut transporté au loin, au pied du versant nord du Caucase, près du Kouban. Ils n'ont jamais su pourquoi on avait agi ainsi envers eux. Pour les éloigner de la mer Noire peut-être, ou faire impression sur d'autres tribus, ou parce que quelque chef militaire ennuyé, ou volant acquiescer de la gloire, aura cherché matière à un rapport sonore qui put le faire monter en grade. Cela s'est vu ailleurs. ailleurs même que dans la chrétienne Amérique et contre des Peaux-Rouges!

Qu'on juge par ces faits, et par le système d'oppression et d'extermination calculées qu'ils découlent, de beaucoup d'autres faits non moins lamentables que nous pourrions citer. N'est-ce pas hier même, le 5 décembre courant, qu'à Jitomir, grande ville au centre de la Pologne, le supérieur du séminaire, tous les membres du chapitre et tous les séminaristes, ont été enlevés du nuit pour l'exil, parce qu'ils refusaient de céder à l'ordre de ne plus étudier ni parler la langue polonoise. Que ne se croient pas permis des despotes militaires, irritables et sans scrupules, dont beaucoup ont eu l'habitude de faire labourer l'intérieur autour de leurs châteaux leurs paysans serfs et leurs moujiks? Par ce qu'ils font, et par ce qu'ils ont fait jadis, presque tous les regards de l'Europe, qu'on juge de ce qu'ils osent faire au loin, sur des populations qui ne font partie ni du groupe chrétien ni du groupe slave, là où ils n'ont à craindre aucun œil inquisiteur, aucune plainte libre.

Tout cela crée vengeance.

Si l'on nous eût aidés il y a quarante ans, comme ne le firent seuls les quelques anglais généreux, et à l'œil prévoyant, du comte philabaz, (qui ne parent malheureusement pas entrainer leur gouvernement, ni la nation des Osmanlis qui dormait alors), la Perse ne serait pas aujourd'hui presque cernée et tombée sous la spolie russe; la route des Indes par Tiflis ne serait pas russe; celle qui longe l'Euphrate ne serait pas menacée de l'être bientôt; on n'entendrait pas en Russie, où une croisade se prêche ouvertement, désigner Jérusalem la Sainte comme l'étape prochaine et suivante d'une armée russe; ni, comme étape dernière, très peu éloignée de Jérusalem, le canal de Suez; en un à obstruer et à fermer à toute flotte pendant que l'armée russe du Turkestan attaquerait subitement le nord de l'Inde.

Que l'Europe aise! Que l'Angleterre et l'Allemagne, dont les intérêts présents et futurs sont les plus directement menacés, aient! Elles sont seules par la race et par la religion, elles réunissent, à elles deux, et au plus haut degré, tous les genres de force et de science. Nous espérons leur union. Ce serait la paix immédiate et assurée sur le Danube; ce serait l'empire Osmani (dans lequel près d'un million de Tcherkesses ont retrouvé presque une patrie) délivré de la tyrannie de toute ingérence étrangère oppressive, et laissé libre de se régénérer en paix d'après les nécessités de son histoire, quoique s'ouvrant partout volontiers à la circulation et à la colonisation des hommes et des idées.

Ce serait l'Europe entendrait alors les cris de désespoir des nos opprimés, et se souvenant que ces opprimés l'ont servie dans un de ses intérêts les plus vitaux, (tout en se défendant eux-mêmes), en arrêtaient pendant un siècle et demi, dans les gorges de leurs montagnes, les armées de l'ennemi commun en marche pour lui couper ses communications avec l'Asie.

Ce serait, assurément, l'avenir de la civilisation et de la liberté de l'Occident tout entier, que menace audacieusement le Moscovite, héritier de la politique de Djenghis.

A défaut de l'Europe; à défaut de la Conférence de Constantinople; que Dieu nous protège!

On signe l'original et est prêt à témoigner en personne les émigrés des cinq nations Tcherkesses présents à Constantinople dont les noms suivent :

PADICH HUSSEIN BEY.
ANFOCO BEY KONDOK.
KAZI BEY KHAN MIRZA.
HADJI MAHMOUD BEY ABOUK
PCHENAFI BEY JANBOTT
AHMET BEY DIRIK
SULEYMAN BEY KOUNDET
HADJI YACOB BEY LOW
KHAD BEY KHURPIS
MICHOCH BEI ATAJOUK
SEFER BEY KOUBATI
HADJI FLOUBZ
ISMAL BEY KOUFTAN
ALRAZ BEY HAMDID
EMIN BEY HURPZ
MEHMET BEY BERZEG
BEKIR BEY KAZAI
OSMAN BEY
KESBEK BEY KANOKA

Déclarent adhérer aussi des délégués spéciaux venus du Caucase, mais qui ne se nomment pas pour ne pas attirer sur leurs familles et sur leurs tribus des vengeances implacables.

(à suivre.)

DEPÊCHES EN DÉPOT AU BUREAU DE PÉRA

Mois de Novembre.

Adresse	Signature	Provenance
4 F. Petridis	Eustratio	Galatz
2 Christovich	Colombi	Taganrog
3 Crifiti i strazep	Dalaporta	Braila

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

FRANCE.

Au mois d'avril dernier, le Sénat a nommé une commission chargée d'étudier un projet de loi présenté par l'honorable M. Monnet et relatif à la reconstruction du palais des Tuileries. Après avoir choisi pour président M. Laboulaye, cette commission a pris pour rapporteur l'auteur même du projet. L'honorable M. Monnet vient de publier son rapport.

Le résultat de ce travail est que la majorité de la commission a repoussé de l'origine la pensée de laisser disparaître ce qui reste du palais des Tuileries. Ce premier point établi, la commission s'est adressée au ministre des travaux publics, pour lui demander d'établir auprès d'elle une commission consultative d'architectes et d'hommes compétents, chargée de faire un rapport sur l'état actuel des ruines des Tuileries, et sur le parti qu'il serait possible d'en tirer.

L'honorable M. Christophle s'est empressé de se rendre à ce vœu, et, par arrêté du 6 juillet 1876, il a institué une commission spéciale composée de MM. Herold, de la Sicotière, Jules Simon, Krantz, édateurs; Bethmont, René Brice, Tirard, de Rémusat, députés; de Boureille, Regnaud, Duc, Viollet-le-Duc et de Cardaihan.

La composition de ce comité semble avoir éveillé quelques susceptibilités au sein de la commission sénatoriale, susceptibles qui se dissipèrent bien vite devant les déclarations très nettes de M. Christophle. Il fut entendu que, malgré la haute situation de la plupart de ses membres, la commission « parlementaire n'aurait jamais qu'un caractère consultatif et que la commission sénatoriale seule serait chargée du travail définitif.

Après ces explications, la commission du Sénat décida qu'elle visiterait les ruines des Tuileries de concert avec M. le ministre des travaux publics, accompagné de l'architecte des palais nationaux.

Cette visite eut lieu le 5 août, et, après un examen attentif, il fut reconnu que, par des travaux de restauration, il serait possible de rétablir dans son état primitif le palais construit par Philibert Delorme. La commission décida également que les deux pavillons dont les restes ont été enlevés depuis 1871, ne devaient pas être compris dans la restauration.

Sur ces deux points, la commission s'est trouvée d'accord avec le ministre des travaux publics.

Les conclusions auxquelles elle s'est définitivement arrêtée peuvent se résumer ainsi :

1° Restaurer l'ensemble des monuments qui entourent le palais, en respectant une œuvre d'art qui est tout ce qui reste à la France de Philibert Delorme et de Jean Bullant.

2° Ne pas se préoccuper de la destination intérieure du palais, mais s'opposer à toute modification architecturale dans les formes extérieures de l'œuvre primitive.

« Au cri de « Vive le roi Charles VII, » misérable se ruait avec ses hommes à la maison de campagne isolée, arrêtaient et dépouillaient les riches propriétaires des environs, ainsi que les femmes et les jeunes filles qu'il conduisait à l'abbaye d'Igouza. Là, les femmes étaient violées d'abord, assassinées ensuite et précipitées dans le gouffre.

Quant aux hommes faits prisonniers, ils étaient suspendus la tête en bas au-dessus de l'abîme au moyen d'une corde fixée à un tronc d'arbre qui surplombait le trou béant; les ignobles bandits tiraient sur les victimes jusqu'à ce qu'une balle vint couper la corde, et les plus horribles imprécations accompagnaient, en guise de prières, la chute du corps.

Il y a des épisodes invraisemblables dans cette page de l'histoire de l'insurrection, invraisemblables, tant ils atteignent la limite de l'idiote féroce, et pourtant bien malheureusement vrais. On cite les noms de paysans grillés vivants sur des broussailles en expiation de leur crime de libéralisme.

Des députés carlistes, parmi les quels on signale l'ardent M. Telles, ont fait tous leurs efforts auprès du gouvernement pour obtenir la grâce du condamné. Le roi a été sollicité en personne, mais vainement. Jergon a essayé de se suicider dans sa prison; il n'a pu réussir qu'à se faire au cou une blessure sans gravité.

De Pampelune, il avait été conduit à Maneru en chariot, escorté par la gendarmerie. Jeudi matin, il a été extrait de son cachot de Maneru, puis conduit à travers la montagne jusque devant le pic d'Igouza, témoin de ses éboulements, où il a expié trois ans d'une vie souillée de crimes.

ETATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

LA VENTE DES BATIMENTS DE L'EXPOSITION

A Philadelphie, les bâtiments de l'exposition universelle viennent d'être vendus aux enchères. La vente comprenait 45 bâtiments et kiosques, dont 44 ont été adjugés, mais à des prix peu élevés, nous apprend le *New-York Herald*. L'édifice connu sous le nom de *Main building* ou bâtiment principal a trouvé acheteur à 250,000 dollars; sa construction en avait coûté 1,600,000. (Le dollar américain vaut 5 fr.) Il couvrait une étendue de 22 acres. M. Dobbins, le constructeur de l'édifice, en offrait 200,000 dollars, mais l'agent de la Compagnie d'exposition permanente, ayant mis une surenchère de 50,000 dollars, l'a emporté. On ne s'attendait pas à en retirer un prix plus avantageux, à moins qu'il n'eût été acquis par une compagnie de chemin de fer pour en faire une gare. La galerie de l'agriculture, qui avait coûté 275,000 dollars, a été adjugée à 13,000.

TRIBUNAUX ÉTRANGERS.

UN HABILE ESCROC.

Le correspondant de Londres du *Figaro* lui rend compte d'un affaire qui vient de se dérouler devant le tribunal de police de cette ville :

Non-seulement les filous d'aujourd'hui sont adroits, mais ils opèrent avec une parfaite connaissance des faiblesses de l'humanité, et l'on ne sait plus trop s'il faut d'avantage s'étonner de leur habileté ou de la simplicité de leurs victimes. Je ne crois pas que l'on puisse citer dans les temps modernes une escroquerie aussi bien combinée que celle imaginée par M. le marquis de Montgommery, ou mieux Henry Benson, et qui a fait fuir pendant un million à M^{me} de Goncourt. Je vais m'efforcer d'expliquer clairement cette affaire, aussi amusante que la plus amusante des comédies.

Tout d'abord, cette comédie a un prologue, qui se passe en 1871. — A cette époque, un marquis de Morangi se présentait au lord-maire de Londres, muni de fausses lettres de recommandation, signées par le préfet de la Seine, et accablant le porteur en qualité de maire de Châteaudun, quant au profit de ses pauvres administrés. Le lord-maire, sir Thomas Dakin, s'empressa de donner à M. le marquis la somme de 25,000 francs, que celui-ci encaissait avec la désinvolture d'un gentleman, dont il avait la tournure et les manières. Huit jours plus tard, le préfet de la Seine apprendit au lord-maire que le marquis de Morangi n'était qu'un faussaire. Heureusement, il fut possible de recouvrer 24,000 fr. l'escroc ayant confié cette somme à son maître d'hôtel, et n'ayant pas eu la précaution de quitter Londres, où il préparait des opérations plus importantes; il fut arrêté, puis condamné à neuf mois de prison. Le régime des *Trade mill* ne lui convenant pas, il mit le feu à ses meubles, et à moitié brûlé, eut une partie de sa peine à l'infirmerie; c'est là qu'Henry Benson, car c'est le même homme, qui, de temps en temps, change son marquis, trouva sans doute la splendide combinaison dont j'ai à rendre compte.

Un journal, *Le Sport*, qui n'a en qu'un numéro tiré à un nombre considérable d'exemplaires, mais qui, tout exactement un de nos journaux spéciaux, est envoyé à tous les riches propriétaires de France. Une circulaire accompagne le journal, donnant la traduction française de l'article principal du *Sport*. Dans cet article, on félicite le marquis de Montgommery de ses succès sur les champs de courses, et on le plaint en même temps des difficultés que lui suscitent les bookmakers, qui, furieux des gains trop considérables du marquis, ne veulent plus parier avec lui qu'à des conditions dérisoires. On engage le marquis à se servir d'intermédiaires inconnus pour proposer ses paris et battre enfin cette clique de bookmakers.

La circulaire ajoute que le marquis suit le bon conseil du rédacteur du *Sport*, et qu'il demande des intermédiaires. Il offre cinq pour cent de commission sur les affaires, et comme il opère sur des sommes considérables, un calcul prouve que cette commission peut s'élever à quarante mille francs par an; le dernier passage de la circulaire, *in cauda venenum*, autorise les intermédiaires à se servir des renseignements confiés par le marquis et à travailler pour leur compte.

La ligne est amorcée, le poisson va mordre, et il se placera lui-même dans la poêle à frire. M^{me} de Goncourt, une veuve riche qui habite son château dans la Marne, écrit qu'elle est disposée à accepter les conditions du marquis de Montgommery. Elle spécifie, cependant, qu'elle ne veut courir aucun risque.

Bien entendu, répond de suite M. de Montgommery, et dans sa lettre se trouve inclus un chèque de 2,500 fr., avec le nom du bookmaker auquel l'argent doit être envoyé, et la désignation du cheval sur lequel il doit être placé; si l'excuse de commencer par une aussi petite somme, mais il a beaucoup d'intermédiaire et il est obligé de multiplier ses opérations.

M^{me} de Goncourt suit fidèlement les instructions de son correspondant, qui, peu à peu, lui expédie un nouveau chèque de 250,000 fr., mais avec des

indications spéciales. L'argent doit être remis à un bookmaker juré. Le bookmaker juré est une trouvaille, c'est tout un poème que ce bookmaker qui devant être un officier ministériel.

Le bookmaker juré, la victime ne pouvait hésiter; elle demande à faire une petite opération pour son compte, et elle envoie un modeste bon de 20,000 fr. au bookmaker juré — elle joue de malheur, la course est remise, et d'ailleurs le bookmaker juré n'accepte, lui, pas de paris au-dessus de 50,000 francs.

Ici, nous entrons dans le domaine de la féerie. Cette course est remise, plusieurs fois. A chaque remise M^{me} de Goncourt augmente son enjeu, qui arrive à 250,000 francs. C'est alors que M. de Montgommery, dans une lettre pathétique, explique à l'infortunée que le cheval sur lequel elle et lui parient se présentera seul au poteau. Dans la lettre, il y a deux chèques de 500,000 fr. chacun, et il engage M^{me} de Goncourt à parier son million. Il faut lire les conseils de M. de Montgommery. C'est attendrissant, car il est père de famille; il a quatre petits enfants, et pour ces êtres adorés il travaille sans relâche. Dans un long post-scriptum, il prévoit que peut-être M^{me} de Goncourt n'a pas en caisse 750,000 francs. Mais elle peut envoyer une partie de la somme, le plus possible par exemple.

M^{me} de Goncourt demande à son banquier cette bagatelle, mais en province on n'a pas toujours près d'un million disponible; le banquier ne peut satisfaire sa cliente, qui se rend à Paris pour réaliser la somme par l'entremise de son notaire. L'officier ministériel honnête à cette requête, et il sollicite quelques explications. On s'adresse alors à un quelconque anglais fort habile, M^{me} Abraham et Roffey, qui ont un cabinet à Paris, rue Taitbout, et vingt-quatre heures ne s'étaient point écoulées, que M. Abraham à Londres découvrait la filouterie.

Comme le journal, les chèques envoyés par Montgommery étaient faux. La Banque — the Royal Bank of London, Charing Cross, n'existe pas; les chevaliers d'industrie avaient créé eux-mêmes cette banque et avaient fait fabriquer les chèques, admirablement gravés, et ayant toute l'apparence de valeurs sérieuses. Le bookmaker était aussi une création, et enfin, la course, elle-même, n'avait jamais dû exister. Est-ce assez complet? J'ai passé des détails, dont un cependant assez original. M. de Montgommery avait aussi créé une compagnie d'assurances imaginaire, et sur son honneur de père de famille, il s'était engagé à rembourser à M^{me} de Goncourt les pertes, s'il y en avait.

Lorsqu'ils eurent été nantis des 250,000 fr. en valeurs délivrées par le Crédit Lyonnais, les bandits, car il y a là toute une association, se sont empressés de changer les banknotes de la Banque d'Angleterre contre des billets écossais. Pour cela ils se sont fait ouvrir un compte en Ecosse, et y déposant les 250,000 francs, et ils en ont retiré immédiatement une partie. Heureusement, 75,000 fr. ont pu être saisis à temps, et sur Henry Benson et deux complices arrêtés à Rotterdam on a trouvé encore 75,000 fr. Il ne manque donc à l'appel que 100,000 fr., mais M^{me} de Goncourt doit se féliciter d'en être quitte à si bon marché.

L'individu qui comparait aujourd'hui devant le magistrat de police-cour est un quatrième complice, laissé à Londres pour cueillir les 75,000 fr. restés en Ecosse, et qui a été pincé pendant cette dernière opération. M^{me} de Goncourt est une jeune femme d'environ trente ans. Elle paraît fort ennuagée de sa situation et elle est très surprise de nos usages. Lorsque, pour prêter serment, il lui fut baissé la bible, elle omet de lever le voile épaissi qui lui cache la figure; le clerc de la cour en fait la remarque, mais le juge, M. Knox, comprenant l'ennui de cette dame, la dispense de cette formalité.

Lorsque l'on nous aura ramené Benson et ses collègues, il se produira sans doute des épisodes intéressants. Pourvu que nous retrouvions le bookmaker juré!

FAITS DIVERS.

UN PORTEFEUILLE DE MARIE-ANTOINETTE.

L'akhbar raconte que dans l'inventaire de la succession de M^{me} veuve Brémontier-Desgenettes, décédée récemment à Alger, figure un portefeuille ayant une valeur historique.

Dans l'inventaire figure un objet auquel M^{me} Brémontier attachait naturellement un grand prix.

Dufiche de Valazé, lors de son arrestation, occupa à la Conciergerie le cachot que venait de quitter Marie-Antoinette. Dans une croisée du mur, il trouva parfaitement dissimulé un portefeuille contenant une broderie à la main inachevée et quelques notes qui ne pouvaient laisser aucun doute sur l'origine de ces objets.

Pendant sa courte détention, le girondin écrivait sa défense, et, pour la soustraire aux perquisitions de ses geôliers, il mettait son manuscrit dans le portefeuille de la reine, qu'il continuait à tenir caché où il l'avait déposé. Quand Dufiche de Valazé fut enlevé de son cachot pour être conduit devant le tribunal, où il se tua en entendant prononcer sa condamnation, le portefeuille resta dans sa poche.

Retrouvé peu de temps après, il fut rendu à la famille du malheureux girondin, qui le fit imprimer en 1795. L'exemple que nous avons sous les yeux porte l'indication de sa découverte.

C'est le portefeuille de Marie-Antoinette et la broderie inachevée que faisait la malheureuse reine dans son cachot, que Mme Brémontier-Desgenettes a légué en mourant à ses petits-enfants.

Ce portefeuille est lui-même un objet d'art. En satin blanc, orné de broderie en soie de couleur sur toutes ses faces et, dans l'intérieur, il contient, en outre d'un attribut et de l'inscription mal orthographiée: « Pensée à Elle », deux peintures sur soie, genre Boucher, attribuées à Leclair des Gobelins, mort en 1820. Ces deux peintures en médaillon représentent l'une, une déclaration d'amour; l'autre, la reine jouant dans un parc avec le petit dauphin et un autre jeune seigneur.

La broderie que faisait Marie-Antoinette est une guirlande au plumet sur une bande en mousseline, appliquée sur un ruban en taffetas. La dernière aiguillée de fil qu'il touchée la reine est encore après.

LES DROITS DU MARI EN RUSSIE.

On écrit d'Elizabethgrad au *Nouvelles Temps*, le 4 décembre, que le tribunal d'Alexandria, dans le gouvernement de Khers, a jugé l'affaire suivante :

Une paysanne du village de Talova-Baltia était accouchée d'un enfant deux mois après son mariage. Quelques semaines après ses couches, son mari l'attela au brancard de son char dans lequel il monta avec un autre paysan, et, lançant son cheval au galop, frappait sans pitié cette malheureuse, qui dut parcourir ainsi seize verstes sous les coups furibonds d'un époux irrité. Revenu chez lui, il rasa la tête de sa femme, lui enduisit le corps de goudron, la roula dans un tas de plumes et la poussa ainsi hors de la maison. Après tous ces tourments, l'infortunée se rendit chez le prêtre du village, qui non-seulement ne la plaignt pas, mais lui administra des soufflets, appela le mari et exigea qu'il la frappât encore de verges.

Le tribunal, le procureur général, représenté par son suppléant, M. Steick, renoua à soutenir l'accusation contre le mari, en se fondant sur les considérations que cette affai-

re était d'un ordre purement privé et que les époux pourraient toujours se réconcilier; l'avocat Ksévolsky, chargé de la défense du pope, s'attacha surtout à constater que les faits de ce genre se rencontrent inévitablement parmi les classes inférieures. Sous l'influence de ces paroles, le jury acquitta le mari et le prêtre.

REVUE SCIENTIFIQUE.

Sommaire du numéro 26 (23 décembre 1876.)

Le typhon du golfe de Bengale. — La chimie avant Lavoisier, par M. ISAMBERT. — Les comètes du noyau et du ténant, par M. JOLY. — Les plantes intra-mercurielles. — Académie des sciences de Paris. — Les éternelles scientifiques. — Chronique scientifique.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE.

Sommaire du numéro 26 (23 décembre 1876.)

Charlotte Brontë, d'après de nouveaux documents, par LEO QUESNEL. — La petite-Russie, par M. ALFRED RAMBAUD. — Nicolas Pasquier, sa vie et ses écrits, par M. M. L. AUDIAT. — Question d'Orient. La Baugerie. — Causerie littéraire. — Notes et impressions, par X***. — La semaine politique.

(On s'abonne au bureau du journal, 8, place de l'Odéon, à Paris.)

CHAQUE JOURNAL.

Paris. Six mois : 12 fr. — Un an : 20 fr. Départements. 15 » — 25 »

LES DEUX JOURNAUX RÉUNIS.

Paris. 20 » — 36 » Départements. 25 » — 42 »

Prix du numéro : 50 centimes.

BOURSE.

COURS DES FONDS.

GALATIA, le 9 janvier 1877.

Ouv. du N. C. p. det. P.	12 25
Hausse.	12 25
Baisse.	12 16
Clôt. du soir.	12 21
Après Bourse.	12 21

Actions S. Gén. coup. det. L. S. 2 38

de la Société de change et de valeurs. coup. det. 2 —

de la Banque de Const. 3 10

du Crédit Austro-Turque. 2 22

du Crédit Général. L. T. 4 40

Tramway. 4 40

Société Commerciale Ottomane. 4 40

Laurium. comp. détaché. Fr. 63

Crédit Hellénique (escompte). 114

Obligations des Chemins de fer. 34

1863 ... c. détaché. 70

1865 ... c. détaché. 70

1867 ... c. détaché. 70

1872 ... c. détaché. 20 1/2

1873 ... c. détaché. 56

COURS DES MONNAIES

(Contre Livre Turque à 100 Piastres.)

Li re anglaise. P. 410

Pièce de 20 francs. 87 27

L'opéra russe. 88 20

Ducat (Crémis). 51 25

M. d'ind. blanc (différence). 104 17

B. chik. (différence). 411

Métallique. (id.) 412 20

En papier monnaie. (id.) 419

Cuivre. 150

COMMERCE.

(Correspondance particulière de la Turquie.)

Je vous confirme ma lettre du 23 décembre.

Béas. — Cette semaine a été bien active et les affaires auraient été plus nombreuses si les fêtes n'étaient venues ralentir le cours satisfaisant que nous avons sur notre place; malgré cet inconvénient les affaires traitées tendent vers la hausse, et sont notables. Espérons qu'avec la nouvelle année arriveront les affaires.

On cite :

Marianopol. 128/124 fr. 36.75

Berdianska. 128/124 fr. 36.75

Irka d'Azoff. 128/124 fr. 35.

Grains grossiers. — La huitaine que nous venons de passer a été calme pour toutes les qualités.

On cite :

Les avoines Danube fr. 21. — les 400 k.

» Rodosto » 19.50 » 400 k.

» mais Galatz » 16.25 » 400 k.

» Italie » 16.50 » 400 k.

Sucres. — Comme la huitaine précédente cette semaine a été très calme.

Les cotons sont les mêmes.

Cafés. — La semaine a été active et les affaires nombreuses et si la marchandise ne manquait pas, nous noterions des transactions plus satisfaisantes. Malgré cette activité, les prix sont restés sans changement, les vendeurs maintenant leurs prétentions et les acheteurs ne voulant faire des concessions.

Graines oléagineuses. — La semaine, quoique calme, fait prévoir une reprise après la nouvelle année; pour cette huitaine les prix se sont maintenus toujours fermes.

Laines. — Cet article n'a donné lieu à aucune transaction de grande importance, mais les prix sont les mêmes que ceux de la semaine dernière.

MOUVEMENT DU PORT

Revue quotidienne des arrivées et départs des bateaux à vapeur et bâtiments à voiles.

ARRIVÉES DES VAPEURS DE LA MER BLANCHE.

Constantinople, le 6 Janvier 1877

De Marseille français R. Grande cap. Deschamps

De Marseille français R. Grande cap. Deschamps

De Marseille français R. Grande cap. Deschamps

De Marseille français R. Grande cap. Deschamps

De Marseille français R. Grande cap. Deschamps

De Marseille français R. Grande cap. Deschamps

De Marseille français R. Grande cap. Deschamps

De Marseille français R. Grande cap. Deschamps

De Marseille français R. Grande cap. Deschamps

De Marseille français R. Grande cap. Deschamps

De Marseille français R. Grande cap. Deschamps

De Marseille français R. Grande cap. Deschamps

De Marseille français R. Grande cap. Deschamps

De Marseille français R. Grande cap. Deschamps

De Marseille français R. Grande cap. Deschamps

De Marseille français R. Grande cap. Deschamps

De Marseille français R. Grande cap. Deschamps

De Marseille français R. Grande cap. Deschamps

De Marseille français R. Grande cap. Deschamps

De Marseille français R. Grande cap. Deschamps

De Marseille français R. Grande cap. Deschamps

De Marseille français R. Grande cap. Deschamps

De Marseille français R. Grande cap. Deschamps

De Marseille français R. Grande cap. Deschamps

De Marseille français R. Grande cap. Deschamps

De Marseille français R. Grande cap. Deschamps

De Marseille français R. Grande cap. Deschamps

De Marseille français R. Grande cap. Deschamps

De Marseille français R. Grande cap. Deschamps

De Marseille français R. Grande cap. Deschamps

De Marseille français R. Grande cap. Deschamps

De Marseille français R. Grande cap. Deschamps

De Marseille français R. Grande cap. Deschamps

De Marseille français R. Grande cap. Deschamps

De Marseille français R. Grande cap. Deschamps

De Marseille français R. Grande cap. Deschamps

De Marseille français R. Grande cap. Deschamps

De Marseille français R. Grande cap. Deschamps

Pour Odessa russe Odessa cap. Wald marchandises et passagers.

Pour Trébizonde français Iliuss cap. Reynier

Pour Odessa français Rio Grande cap. Deschamps

Pour Marseille français Calliope cap. Cavidis

Pour Marseille français Elpis cap. Yaloris avoine

Pour Castellamare hellène Evangelism cap. Spiros orge de Galatz.

Pour Falmouth autrichien Arnelin cap. Vucasovich grains de Souline.

Pour Falmouth autrichien M. Primogenito cap. Vucasovich orge de Souline.

Pour Falmouth italien N. Figlia cap. Schiapacasso orge de Odessa.

Pour Falmouth italien M. A. di Picara cap. Benvenuto grains de Odessa.

Pour Marseille français Cortese cap. Chiesa grains de Odessa.

Pour Gênes italien Boschetto c. Corsini grains de Odessa.

Pour Trieste hellène Maria cap. Calafatis mais de Odessa.

Pour Trieste hellène Maria cap. Calafatis mais de Odessa.

Pour Marseille hellène Proedhos cap. Cornelios grains de Ibraia.

Pour Marseille hellène Odisees cap. Scutracos grains de Ibraia.

ARRIVÉES DES VAPEURS DE LA MER NOIR.

du 7 et 8 janvier

De Odessa russe Russia cap. Girard divers

De Odessa russe Russia cap. Girard divers

De Odessa russe Russia cap. Girard divers

De Odessa russe Russia cap. Girard divers

De Odessa russe Russia cap. Girard divers

De Odessa russe Russia cap. Girard divers

De Odessa russe Russia cap. Girard divers

De Odessa russe Russia cap. Girard divers

De Odessa russe Russia cap. Girard divers

De Odessa russe Russia cap. Girard divers

De Odessa russe Russia cap. Girard divers

De Odessa russe Russia cap. Girard divers

De Odessa russe Russia cap. Girard divers

De Odessa russe Russia cap. Girard divers

